

SYPHILIS

ESSAI
SUR LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE
DU XIX^e SIÈCLE

par

Patrick Wald Lasowski



LES ESSAIS
CCXIX



Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard :

LIBERTINES

LES ESSAIS

ISBN 2-07-029061-1

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1982.

Imprimé en France.

Rares sont les lieux, les corps, les rêves et les étreintes qu'au XIX^e siècle la syphilis n'aura pas visités. Affection trop répandue, insinuée partout, véritable fléau. Des historiens, des sociologues, diront comment le corps social dans son ensemble éprouva la maladie : quelles mesures, quelles valeurs, quel ordre lui furent opposés. Seul nous a persuadé le rapport de la syphilis à la littérature, son commerce singulier avec les écrivains, les postures qui fondent sa présence dans le texte. Il ne s'agit pas du tout de méconnaître les ravages dont la maladie a accablé le siècle, ni l'angoisse unanime accumulée, ni la mélancolie qui, au fil des jours, s'approfondit : le cauchemar de des Esseintes s'en nourrit, partage l'accablement de toute une société. Mais c'est l'éclat dont s'entoure « l'épouvantable vision » qui nous retient, le tissu de regards et de textes qui en ont, finalement, constitué l'image : « Il avait devant les yeux l'image de la Grande Vérole » (*A rebours*, Huysmans)...

Aussi la maladie nous a fui, nous concerne très peu. Mais le passage de la syphilis, comme malade d'elle-même, à la fiction qui s'en délivre. Les œuvres en répondent où,

toutes affections confondues, le mal rayonne au-delà de toute définition clinique. Il faut y revenir comme à la source d'une inspiration commandant une écriture nouvelle, défiant l'affabulation romanesque qu'elle exalte, fustige, interroge – à la proue du texte, figure capitale : *Syphilis*.

Tant de Divinités, de Démons, en effet rivalisent qui, chacun, prétend inspirer notre xix^e siècle, présider à ses terreurs autant qu'à ses délices, gouverner ses ivresses... Alcools, Drogues, Muses, Egéries, Voluptés, Noires Idoles : les « maladies » se joignent à ce cortège. Ainsi paraît *Phtisie* aux pommettes brûlantes et son essaim de pâles soupirants, « race à pas lents mais chère au dilettante » (*Le Miracle des roses, Moralités légendaires*, J. Laforgue) : l'ardente *Phtisie* s'évente avec leurs plaintes. Mais surtout, l'œil goulu et la bouche saignante, *Syphilis* entre en scène, portée par « les émanations musquées des maquillages » (*Marthe*, Huysmans), sous les feux de la rampe de l'Imaginaire, dans le ruissellement tapageur du strass, dans le flamboiement cru du gaz... Car si la peste et la lèpre se sont montrées plus inventives, le choléra de la Restauration plus admirable du point de vue catastrophique, dans le texte *Syphilis* règne en maître. Qu'elle instruisse, balzacienne, tout Paris du plus profond d'un antre obscur, ou descende, prima donna vêtue d'une scintillance en lambeaux, le grand escalier fangeux de l'opéra des décadences.

Syphilis, puissante inspiratrice, sans visage ni lieu, porteuse d'un nom mythique, dont la présence accule aux bourbes immémoriales, à l'effondrement « aphasiaque » du silence. Renouvelant les inquiétudes et l'interrogation, affichant le désastre. Comme si toutes les questions que ne cessait passionnément de se poser le siècle – possédé par

le désir de savoir autant que travaillé par le virus – finissaient par « lui remonter au visage et l'avai[en]t pourri » (*Nana*, Zola), la fermentation du secret arrivée à son terme. Et cette remontée au visage achève l'exhaussement de toute fascination. Il n'y a plus d'effigie qui tienne. L'Imaginaire vacille aux bords où la putréfaction mène, où la décomposition gagne. *Syphilis* pose sur toutes représentations « le masque horrible et grotesque du néant ». Masque ultime au terme de la mascarade, dont il dépasse en éclat les inventions les plus fastueuses, les plus extrêmes, les plus éblouissantes.

Syphilis excède ainsi le charme qu'une beauté fardée exerce. Charmes. Si le maquillage exalte le retour laqué de la représentation sur elle-même en son indifférence superbe (et le XIX^e aime la vanité insolente de ces corps dont la plume, le crayon, le pinceau assurent le fini), *Syphilis* portera à son comble l'élévation idolâtre du visage – pour la livrer à son génie... La défiguration mène alors ces « joues plâtrées de fard », ces lèvres peintes, ces chairs usées, « flétries par l'abus du maquillage » (*La Maison Philibert*, J. Lorrain), au point d'excès où les traits empâtés se décomposent tout à fait, dans la flamboyance de la putréfaction. Car c'est le maquillage – « Le maquillage! c'est là d'où vient mon mal » (*Monsieur de Phocas*, J. Lorrain) – qui, le premier, a débauché ces corps dont *Syphilis* ne fait, merveilleusement, que précipiter l'usure. Ces corps bientôt réduits à rien qu'elle laissa après elle, étonnés, abîmés, usés par son frottement. En *Syphilis* en effet, tous les excès, toutes les débauches se résument, et s'abandonnent à leur fatalité. Si nul ne saura jamais distinguer qui, du mal, du fard ou du plaisir, a si voluptueusement cerné les yeux des femmes, *Syphilis* n'est autre que l'ou-

trance du mal, du fard, du plaisir... Et le cerne, « la cerne adorable de ces yeux », décrit bientôt les bords marbrés d'une plaie qui ne cesse de s'étendre, plaie dont les lèvres désormais fondent toute béance, où s'absorbe, en se déchirant, le désir.

Ainsi, « foudroyé », « pétrifié », « littéralement aveuglé de la magnificence de ce visage empâté de vermillon » (*La Vengeance d'une femme, Les Diaboliques*, Barbey d'Aurevilly), Tressignies n'a cependant rien vu. Car de la Beauté à l'Horreur, il reste au lecteur, « pétrifié » à son tour, d'affronter le dernier visage de la Sierra-Leone défigurée par le mal. Car de la pourpre qu'ont deux fois teinte les voluptés somptueuses des courtisanes aux guenilles lamentables des filles, dont le sexe lui-même paraît dépenaillé, *Syphilis* s'affirme plus voyante encore, outrageusement : au-delà de la fascination même.

Aveuglante *Syphilis* dans le faux jour de l'anxiété, du phantasme, du désir : c'est bien elle le monstre au cœur du labyrinthe des idolâtries où *la modernité* se cherche.

« Une grande bataille s'élève sur le sentiment de la modernité que Saint-Victor déclare ne pas avoir et dont Gautier se dit pourri » (*Journal des Goncourt*). « Pourri » en effet, il n'y a pas d'autre mot. C'est sans métaphore que *la modernité* ravage, dévaste, ronge tous ceux qu'elle a saisis. Tous ceux que l'Inconnu attire : « Pour certains esprits plus curieux et plus blasés, la jouissance de la laideur provient d'un sentiment encore plus mystérieux, qui est la soif de l'inconnu et le goût de l'horrible » (*Choix de maximes consolantes sur l'amour*, Baudelaire). Tous ceux que l'Inconnue méduse : « Et elle s'en alla, après m'avoir dévisagé, jugé, pesé, analysé de ce regard lourd et vague qui semblait vous laisser quelque chose sur la peau, une

sorte de glu, comme s'il eût projeté sur les gens un de ces liquides épais dont se servent les pieuvres pour obscurcir l'eau et endormir leurs proies » (*L'Inconnue*, Maupassant). Ainsi faut-il se laisser dévisager : que la méduse prenne l'empreinte du visage et l'emporte avec elle – pour ne laisser qu'un masque. La Goulue, « l'étoile de Montmartre », « Sa Majesté le Vice, la Goulue » (J. Lorrain), recouvre le monde d'une convoitise épaisse. L'Olympe lui-même est « traîné dans la boue » (*Nana*) : Vénus sous les traits de Nana n'est plus qu'une poissarde, mais par là « inquiétante, apportant le coup de folie de son sexe, ouvrant l'inconnu du désir »... L'inconnu, le sexe, la folie, le désir : c'est ce faisceau primordial que *Syphilis*, tout au long du siècle, tient noué dans le texte.

Rien d'étonnant dès lors si tout le xix^e paraît sur ce théâtre dont Zola nous donne aussitôt le nom propre : « Dites mon bordel », répète Bordenave. De ce théâtre, de ce bordel – puisque « après tout, le lustre m'a toujours paru l'acteur principal » (*Mon Cœur mis à nu*, Baudelaire) – *Syphilis* est le lustre. Comme un foyer éblouissant au cœur d'un grand nombre de textes... Or du bordel au trottoir, *la modernité* se poursuit, lève la jupe des filles : « Les filles, la jupe relevée, montrant leurs jambes, laissant entrevoir un bas blanc à la lueur terne de la lumière nocturne, attendaient dans l'ombre des portes, appelaient, ou bien passaient pressées, hardies, vous jetant à l'oreille deux mots obscurs et stupides » (*L'Odyssée d'une fille*, Maupassant). Là échoue l'Odyssée. Il n'y a d'autre héroïsme. C'est là le trottoir où Baudelaire reconnaît dans la prostitution le sort de la littérature. Le poète et la prostituée se rencontrent, se reconnaissant déçus, « déclassés » tous les deux – comme l'a montré Benjamin. Et *Syphilis*

exalte, signe cette rencontre capitale qu'a suscitée « la vie moderne » : elle en souligne le caractère affirmatif, elle en diffuse le rayonnement. « Modernité, Modernité! / A travers les cris, les huées / L'impudeur des prostituées / Resplendit dans l'éternité » (*Modernités*, J. Lorrain). Car la passion de *la modernité*, on l'a dans le sang comme on l'a dans la peau. Et si, de cette rencontre, il reste toujours « quelque chose sur la peau », c'est que par là *Syphilis* consacre l'écrivain qu'elle a frotté, enduit, qu'elle a oint de son chrême pour le revêtir finalement – au-delà de tous les travestissements dont *crevés*, *dandies*, *bohèmes* et *décadents* se parent – de la pourriture d'un corps désagrégé et tombé en lambeaux. Chape cardinalice, insigne suprême, vaste manteau de ruines retombant sur l' élu en silence.

« Eh bien oui, nous sommes pourris! La loque qu'il faut faire obéir se dérobe. La peau s'en va. Nous sommes dartreux, teigneux, et puis que sais-je?... Il faut se raccommo-der » (*Journal des Goncourt*). « Se raccommo-der »? Voire. Car si la pourriture gagne, si les tissus se désagrègent, si tout se dérobe en loque, n'est-ce pas ici que *la modernité* s'affirmerait au contraire, exhibant alentour ce nouveau corps glorieux.

« Tout n'est que syphilis, songea des Esseintes » (*A rebours*). On l'aura compris, c'est l'écrivain qui songe, que hante cette « étrange figure [qui] parut devant eux, à cheval ». C'est en tant qu'il écrit que *Syphilis* le travaille, fait entendre le bruit de son galop toujours plus menaçant, retentit, caracole.

Chapitre premier

« Penchée sur » la pathologie intime des auteurs et des œuvres, la Science au XIX^e s'interroge sans cesse sur les rapports de la morbidité et de l'écriture. Invoquant la méthodologie pressante des diagnoses, le corps médical s'excite froidement : de quoi un écrivain meurt-il ? Quelle maladie, secrètement, le ronge ?... Décès prématurés, œuvres à jamais marquées, perdues, au gré d'affections inavouables : on ne compte plus les révélations sensationnelles, les témoignages apitoyés, les analyses moralisantes. La société des savants se définit par ce regard clinique porté sur l'écrivain : l'artiste, nécessairement, est un homme malade ; une honte à coup sûr est enfouie dans le texte. Il semble alors que l'écriture et la morbidité se confondent, influentes, persuasives, contagieuses. Trouver la maladie revient à réduire – épurer – l'influence. La « moralité » des lecteurs gagnera à chacune des découvertes de la médecine... Et les études se multiplient qui, parallèlement aux innombrables *Traité de la syphilis*, aux recherches de Ribot, Ricord, Jeanselme, Jullien, Rollet, Mauriac, Lancereaux, Leloir, Fournier et tant d'autres, interrogent l'œuvre d'art en s'inspirant des plus récents travaux. De sorte qu'à

la fin du siècle, l'écrivain est devenu le sujet idéal de toutes les investigations « psycho-pathologiques ». Et l'on voit, par exemple, le docteur Émile Laurent écrire un *Guide pratique pour le traitement des névroses* (1893), *De l'hystérie pulmonaire chez l'homme* (1899), *Le Criminel aux points de vue anthropologique, psychologique et social* (1908), traduire Krafft-Ebing, diriger un *Traité pratique de médecine clinique et thérapeutique* en six volumes, dont le dernier concerne « les maladies spéciales, maladies des dents, du nez, des oreilles, des yeux, des organes génitaux, de la peau, syphilis ». Mais la cohésion de ses publications s'achève avec les *Sensations d'Orient, le Caire, la Judée, la Syrie* (1896) et *La Poésie décadente devant la science psychiatrique* (1897) : poésie et névrose, futilité, débilité, folie, hérédité, alcoolisme, morphine, c'est sur le visage des écrivains qu'Émile Laurent lit, finalement, la dégénérescence : « Pysiognomonie décadente »... Il faut se borner à évoquer cette littérature florissante, toutes ces « thèses » consacrées à la « pathologie mentale » des écrivains – démonstrations pitoyables, et qui conduiront Voivenel et Lagriffe à intituler l'un des chapitres de *La Folie de Guy de Maupassant* : « Syphilis et génie »...

Il est vrai que depuis longtemps le docteur Voivenel s'est fait le spécialiste de ces rapprochements : *Littérature et Folie : étude anatomo-pathologique du génie littéraire*, *Le Génie littéraire, Rémy de Gourmont vu par son médecin*. Ne cessant de revenir sur « le rôle de la maladie dans l'inspiration littéraire » (*Le Mercure de France*, 1911). Et les listes s'allongent des grands tuberculeux, des alcooliques invétérés, des éthéromanes aux bords de la folie. Tous livrés à la névrose, « la névrose, c'est-à-dire l'exquise sensibilité du système nerveux du poète ». Lombroso, étudiant l'homme de génie après la prostituée et le criminel, écrit plus bruta-

lement : « Les géants de la pensée expient, par la dégénérescence et par les psychoses, leur grande puissance intellectuelle » (*L'Homme de génie*). La thèse est simple, qui traduit les hantises de l'ordre social qu'elle défend : il faut que le génie se paye, et se paye très cher. Les *Études cliniques sur la folie héréditaire* de Saury, la *Physiologie et Hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit* de Réveillé-Parise, les recherches tératologiques de Gegenbauer, les progrès de la psychiatrie comme les *Souvenirs littéraires* de Maxime du Camp, tous diversement le confirment : les écrivains sont sujets aux « affections mentales qui sont le résultat de la dégénérescence; c'est-à-dire de l'action de l'hérédité sur les enfants d'individus adonnés à l'ivresse, ou frappés par la syphilis, la folie, et la phtisie, ou bien atteints par une cause accidentelle grave »... Complexe, l'histoire de ces rapports entre la Science et la Littérature — l'écrivain « vu par son médecin » — témoigne certes de la lutte pour le pouvoir que livre la société des médecins sous la III^e République. Mais elle traduit aussi, plus profondément, l'impuissance du savant exaspéré par son ignorance même : tous ces travaux que recueillent, commentent, contestent, révoquent le *Journal des maladies cutanées et syphilitiques*, le *Bulletin de la société française de dermatologie et de syphiligraphie*, tous les *Rapports sur la prophylaxie internationale des maladies vénériennes* disent l'impossibilité des médecins de découvrir l'agent pathogène de la syphilis, d'assurer l'état d'asepsie totale dont ils rêvent. Dès lors, l'écrivain en « sait » plus, lui qui à travers la maladie expérimente effectivement un nouveau mode d'être et d'interrogation. Et le savant, incapable d'approcher de cette vérité de la maladie que connaît le créateur, l'« isole » comme il a isolé le criminel et la prostituée, en dénonce

publiquement les « tares ». Ici la conclusion s'appesantit. Au discours médical la syphilis revient comme le dernier mot. Et le texte lui-même dans les mains des docteurs, livré à la répression démonstrative du diagnostic. Une fois pour toutes.

Aussi faut-il abandonner définitivement ce « point de vue médical » et l'autorité douteuse qu'il cherche à imposer aux auteurs et aux œuvres — pour n'y plus revenir.

Cependant, c'est à l'article *Syphilis* que la Science annexe ce qui en paraissait le plus éloigné : la mythographie. Avec une ironie fascinée, le *Dictionnaire des sciences médicales* (1821) recueille les affabulations que, tout au long de son histoire, *Syphilis* a suscitées : controverses morales, « absurdités astrologiques », « explications gratuites », poétiques et exaltantes mais qui ne sauraient « satisfaire la raison »... Toutes affabulations chatoyantes, ce sont les oripeaux déraisonnables dont *Syphilis* s'affuble; qui, au cœur du dictionnaire médical, assurent la contamination bouffonne des discours. Mais cette contamination est inévitable : elle est le propre de la syphilis en sa singularité fondamentale. Éminence du multiple : cette « maladie contagieuse se gagne de tant de manières, se présente sous des formes si variées et si multipliées qu'elle n'est pas susceptible de définition philosophique ».

Changeante, mouvante, véritable Protée. De là naît *Syphilis*, nébuleuse diffuse, quand la maladie, échappant à toute définition, déçoit les catégories les plus éprouvées — jusqu'aux philosophiques. C'est dans ce retrait du positivisme que *Syphilis* impose sa ligne de fuite, son sillage, ou sa trace : déchirante à la surface des discours et des corps, des plus évidentes certitudes. Car si l'impatience conduit

PATRICK WALD LASOWSKI

Syphilis

La syphilis forme une configuration d'angoisses et de défis, de rites et de postures, s'affirme comme le centre rayonnant d'un grand nombre de textes du XIX^e siècle. Cédant au vertige de l'Inconnu, à la passion de la modernité, les écrivains découvrent l'enfer de la décomposition... Là réside la force de cet essai qui, dans le mouvement de son écriture citant Balzac, Stendhal, Daudet, Gautier, Baudelaire, Flaubert, Barbey d'Aurevilly, Zola, Maupassant, les Goncourt, Huysmans, Lorrain, nous rend sensibles au rayonnement de cette figure capitale dont la violence saisissante aura bouleversé les fondements de la littérature.

Patrick Wald Lasowski a publié en 1980 *Libertines*, sur la littérature et la sensibilité libertine du XVIII^e siècle.

nrf

72 F TC

Prix de lancement
64,80 F TC
jusqu'au 1/3/1982

82-1 
A 29061

ISBN 2-07-029061-1

Extrait de la publication